tion qui veut que l'axe vertical des cartes soit orienté nord-sud, si bien qu'il faut par exemple retourner complètement le volume pour repérer une orientation commune entre deux plans de Rome (p. 121 et 123) ; parallèlement, la quadrichromie exclue, il a fallu recourir à des conventions monochromes pour des cartes de reliefs (p. 1) ou le plan de sites à niveaux chronologiques différents (Troie, p. 3), d'où une moindre lisibilité. En bref, un ouvrage utile et précis, mais peut-être plus scolaire qu'universitaire.

Richard ADAM.

Mélanges et recueils divers.

Elias J. BICKERMAN, Religions and Politics in the Hellenistic and Roman Periods, edited by Emilio GABBA and Morton SMITH (Biblioteca di Athenaeum, 5) : Côme, Edizioni New Press, 1985, XXXVII + 641 pages.

Trois volumes de *Studies in Jewish and Christian History* (Brill, Leiden, 1976, 1980 et 1985) avaient déjà recueilli quarante-trois articles du grand historien E. BICKERMAN (1897-1981). Ce gros volume en regroupe vingt-cinq autres, dont ceux qui intéressent le plus directement l'histoire de Rome, et en particulier la conquête par Rome du monde hellénistique : *Die römische Kaiserapotheose*, *Bellum Antiochicum* (dont on regrette seulement qu'il ne soit pas accompagné de son étude jumelle, *Rom und Lampsakos*), *Les Préliminaires de la seconde guerre de Macédoine*, *Le Statut des villes d'Asie après la paix d'Apamée*, *Initia Belli Macedonici*, *An Oath of Hannibal*, *Bellum Philippicum : some Roman and Greek Views concerning the Causes of the Second Macedonian War*, *La Lettre de Mithridate dans les* Histoires *de Salluste*, *Apocryphal Correspondence of Pyrrhus*, *Hannibal's Covenant*, *Filius Maiae* (*Horace*, Odes, *I*, *2*, *43*), *Some Reflections on Early Roman History*, *Diua Augusta Marciana*. Tous ces travaux faisant l'objet d'une réimpression anastatique, on continuera de s'y référer dans leur pagination primitive, mais on se réjouit de les trouver ainsi commodément réunis. Une précieuse bibliographie des travaux d'E. BICKERMAN (319 numéros, incluant les comptes rendus) complète ce beau volume qui devra figurer dans bien des bibliothèques.

Jean-Louis FERRARY.

Arnaldo MOMIGLIANO, Settimo contributo alla storia degli studi classici e del mondo antico (Storia e Letteratura, 161) : Roma, Edizioni di Storia e Letteratura, 1 volume, 1984, 544 pages.

Paru moins de vingt ans après le premier tome de cette série publié en 1955 et réimprimé en 1979, ce *Settimo contributo* vient prendre place dans une série de dix volumes qui laisse en arrière jusqu'aux *Gesammelte Schriften* de T. MOMMSEN. Rédigés pour la plupart à l'Université de Chicago ou à Pise, les travaux qu'il regroupe se rattachent aux trois thèmes majeurs des recherches poursuivies par l'auteur : histoire de l'historiographie antique et moderne ; historiens du judaïsme ; histoire de Rome. A quoi il faut ajouter près de cent cinquante pages de recensions variées dont certaines jettent un éclairage neuf sur un proche passé douloureux.

Si les chiffres ne lui sont pas favorables (moins de cent pages sur un total

de cinq cent vingt), la rubrique *Histoire de Rome* est d'un exceptionnel intérêt. En avant-première, elle s'ouvre en effet sur un mémoire intitulé *The origins of Rome* appelé à prendre place avec un supplément bibliographique dans la nouvelle édition du tome VII de la *Cambridge Ancient History*. On note que, tout en y restant fidèle aux idées et aux intuitions qui, depuis plus de vingt ans et, pour certaines, depuis plus de cinquante, guident sa recherche en ce domaine, l'auteur n'exclut plus certaines hypothèses que, dans un passé récent, il rejetait encore. La confrontation de ce qu'il écrivait dans *Early Rome and the Latins* (*J. R. S.* 57, 1967 = *Quarto contributo*, p. 487-499), p. 493-494, et de ce que nous lisons p. 418 du présent mémoire ne laisse pas d'être instructive.

Quoique cet esprit d'ouverture et d'irénisme soit perceptible sur d'autres points, A. Momigliano n'en reste pas moins ferme sur ce qui est l'essentiel à ses yeux. C'est ainsi qu'entre autres thèmes fondamentaux de ses travaux antérieurs, il fait la part belle dans ces pages à l'idée que l'origine du dualisme patricio-plébéien est à chercher dans le Sénat de la Rome latino-sabine. Théorie ô combien séduisante s'il était avéré que les *conscripti* existaient sous les rois déjà. Il est cependant permis d'en douter. Dans sa quête de données « structurelles », l'auteur est conduit à superposer à la tradition qu'à juste titre, il tient pour la mieux attestée, celle d'un clivage au Sénat entre *patres* et *conscripti* (et dans ce cas, pourquoi ne pas y souscrire dans sa totalité, c'est-à-dire en en acceptant les implications chronologiques?) une exégèse qui ne s'impose pas.

Cela dit *The origins of Rome* est un feu d'artifice ininterrompu dont le bouquet (p. 435, l. 1-19) n'est pas près d'être égalé. Le plus bel éloge qui puisse être fait du tout, c'est à Momigliano lui-même que nous l'emprunterons (recension d'*Early Rome...*, *in fine*) : cette mise au point fera date « whether one accepts its theories or not. It deals with central problems and compels us to see them with new eyes ». La formule vaut aussi pour *How to reconcile Greeks and Trojans?*, *M. N. I. R.* 45, 1982. Il était normal enfin que l'antiquité tardive eût sa place dans ce recueil : *An inscription from Lyon and the language situation in Gaul in the third and fourth centuries A. D.*, *A. S. N. P.* 12, 1982, guide le lecteur à travers les facteurs de permanence comme à travers les facteurs d'évolution.

Jean-Claude Richard.

A. Kneppe-J. Wiesehöfer, *Friedrich MÜNZER, Ein Althistoriker zwischen Kaiserreich und Nationalsozialismus*, Bonn, 1984.

C'est avec émotion que les latinistes et historiens de l'Antiquité romaine liront ce livre, hommage rendu, quarante ans après sa mort (20 octobre 1942) au camp de concentration de Theresienstadt, à un homme qui fut l'un des plus grands historiens de la République romaine et le maître de la prosopographie. Outre son célèbre ouvrage *Römische Adelsparteien und Adelsfamilien* (1920), Münzer devait en effet rédiger, sur une période de cinquante ans, environ cinq mille « Beiträge » — publiés de 1897 à 1967 — pour la *Realenzyklopädie*. La liste (en petits caractères) occupe quatre-vingt-dix pages (169 à 259) du livre. — Les dernières pages de la biographie de F. Münzer

— biographie qui s'appuie sur une très solide et très abondante documentation — évoquent bien, en dépit ou en raison de leur sécheresse, le destin tragique qui fut celui de plusieurs grands savants allemands pendant la dictature hitlérienne. Terrible laconisme et intolérable mépris de l'avis de décès : « Le Juif Münzer est mort, le 20 octobre 1942, d'une entérite, dans le ghetto pour vieux de Theresienstadt ». C'est à la dernière page du livre (p. 279) que nous emprunterons notre conclusion : « Friedrich Münzer ist einer der Grossen unserer Wissenschaft ». — Il faut remercier auteurs et éditeurs d'avoir publié cet ouvrage.

P. JAL.

Sir Ronald SYME, Historia Augusta Papers : Oxford, Clarendon Press, 1983, 238 pages.

In bibliotheca Vlpia in armario sexto librum elephantinum, in quo hoc senatus consultum est, cui Tacitus ipse manu sua subcripsit (*Tac.*, 8, 1), *sed ego senatus consultum ipsum non inueni* (*Prob.*, 7, 1). A quelques pages de distance, Vopiscus se désavoue lui-même : il se réfère à une source en créant l'impression de l'avoir vérifiée ; erreur ! il n'a pas retrouvé le document. Maladresse, ingénuité? désinvolture significative pense plutôt SYME et il n'a pas tort. Déjà dans un petit traité, *The Historia Augusta, A Call for Clarity*, sir Ronald avait dit l'essentiel. Les *Vitae* d'Hadrien à Carin ne sont pas un livre d'histoire, ni même une œuvre ressortissant aux genres de la littérature. Elles se situent à l'échelon inférieur, assez analogues à ces produits de l'imaginaire dont elles partagent le goût pour l'affabulation. Cependant, tout en renonçant au grand style et à ses obligations, elles prétendent se démarquer des *mythistorici*. Une position ambiguë qui rend compte de leur hétérogénéité, les neuf principales d'Hadrien à Caracalla restant des biographies davantage crédibles, alors que les apports successifs : vies secondaires intercalées et seconde partie sont gonflées par une invention qui ne songe qu'à s'épanouir.

Dans la quinzaine d'articles ainsi republiés les angles de vue, on s'en doute bien, sont multiples et nous avons eu ailleurs l'occasion d'en analyser le faisceau : *Quellenforschung*, c'est-à-dire d'une part, le rôle de Marius Maximus, la source de la Vie d'Elagabal mais aussi l'inspirateur de maintes retouches antérieures, de connotation généralement négative, d'autre part, celui de l'Histoire Impériale dont dérivent Aurélius Victor, Eutrope et l'*Epitome de Caesaribus* ; questions de chronologie, avec une réfutation de ce qui abaisserait la collection après 405 ; examen des tendances, qu'elles soient politiques ou religieuses : hormis l'astrologie et une révérence constante à l'égard du Sénat conservateur, une ligne directrice ne s'impose vraiment pas, l'hésitation étant caractéristique entre une glorification de l'idéal dynastique et la soumission à la force capricieuse du destin ; évolution technique, autrement dit la diversification de l'outillage du compositeur : comment un thème s'efface au profit d'un autre, une rubrique longtemps habituelle disparaissant, tandis que les fausses lettres ou les faux auteurs se mettent à foisonner. Sur tous ces points, sir Ronald, grand lecteur de textes et, bien sûr, prosopographe incomparable, jette des lueurs, en passant, sans jamais

insister, en de courts chapitres qui feignent de ne pas conclure. La fantaisie de Pollio et de Vopiscus l'amuse, mais on devine qu'à l'égal de Pétrarque et de ses émules, les Antonins et singulièrement Hadrien répondent à sa sensibilité. Sévère Alexandre, le héros des moralistes, ne le retient guère, d'autant que la substance historique est ici inversement proportionnelle à l'étendue de la narration.

Aux latinistes de juger par eux-mêmes de la richesse de ce que nous ne faisons qu'évoquer. Il est cependant deux points sur lesquels il convient d'insister. Le premier n'a droit qu'à une page, au milieu de considérations sur la *mathesis*, une science honorée par l'Histoire Auguste : SYME réfléchit sur les termes employés et la date probable de leur apparition. Il y a là, à notre avis, une approche extrêmement féconde, comme sur l'exemple du mot *orarium* BENVÉNISTE l'avait démontré, et il serait souhaitable que parallèlement à l'étude des structures de composition soient reprises les traditions de lexicographie du XIX^e^ siècle.

L'autre nouveauté à signaler est l'objet des articles intitulés *The Ancestry of Constantine* et *Fiction in the Epitomators*. Sir Ronald rompt la singularité de l'Histoire Auguste. Avant elle, on a dans des productions d'apparence historique mêlé l'irréel au vrai, par plaisir d'écriture ou but intéressé. La *Kaisergeschichte*, matrice d'Aurélius Victor et qui doit être postérieure à 337, a subi l'influence de Marius Maximus et, elle aussi, connaît la « mythistoriographie ». L'initiative peut venir de très haut : en 310, brusquement, la propagande aulique décréta que Constance Chlore descendait de Claude le Gothique. Cette version, enregistrée par la numismatique, fit que le petit-fils, Julien fut très fier de s'appeler *Claudius*. Mais en complément se dégagea une deuxième manœuvre qui aboutissait à greffer la puissante famille des *Anicii* sur le tronc des seconds Flaviens : Probus, le préfet quasi inamovible des Valentiniens, se voulut le descendant tout à la fois du prince homonyme et du vainqueur des Goths : d'où l'adjonction de ce même *Claudius* dans son épigraphie gentilice. Or deux œuvres servirent de caution à cette généalogie douteuse, l'Histoire Auguste qui dénomme Claudia la sœur de Probus, mais encore l'*Epitome* chez qui le père du susdit porte le nom de Dalmatius, qui sera celui du fils et du petit-fils de Chlore. Ou bien tout le montage se trouvait déjà élaboré vers 337, ou bien, ce qui est plus probable, l'Histoire Auguste a renchéri sur la *K. G.*, voire sur l'*Épitome*.

Une dernière remarque pour justifier la refonte en cours de l'apparat critique. Sir Ronald qui, par ailleurs, suggère une émendation pour Aurélius Victor, choisit de lire dans la Vie de Sévère Alexandre, 28, 7 : *Eum pudebat Syrum dici, maxime quod quodam tempore festo, ut solent Antiochenses, Aegyptii, Alexandrini, lacessitus erat* et il note (p. 123) : « Severus Alexander has to suffer affront. Antiochenes congregating with Egyptians and Alexandrians at a common festival (its nature is not specified) assail him ». Mais ce curieux festival regroupant, en présence de Sévère Alexandre, gens d'Antioche, d'Alexandrie et du reste de l'Égypte n'a jamais existé. Nous devons renoncer à la correction de PETER et conserver au lieu de *festo* le *frustra* des manuscrits Σ. La scène, comme l'indique la traduction de P. SOVERINI, s'est passée

à Rome, dont les habitants furent alors d'aussi mauvaises langues que l'étaient de réputation ceux des métropoles orientales.

Par la coloration culturelle qu'il a donnée aux débats sur l'Histoire Auguste, SYME invite, nous semble-t-il, les philologues, en se montrant reconnaissants, à le rejoindre sur cette voie nouvelle. Souhaitons que l'appel soit entendu.

J.-P. CALLU.

F. W. WALBANK, Selected Papers. Studies in Greek and Roman History and Historiography : Cambridge, Cambridge University Press, 1985, XIII + 371 pages.

Ce volume réunit vingt et un articles de F. W. WALBANK, dont un grand nombre de ses « Roman papers » : *Nationality as a factor in Roman history*, *Polybius, Philinus and the First Punic War*, *Naval triarii (Polyb. 1, 26, 6)*, *Roman declaration of war in the third and second centuries*, *Some reflections on Hannibal's pass*, *The Scipionic legend*, *Polybius and Rome's Eastern policy*, *Political morality and the friends of Scipio*, *A note on the embassy of Q. Marcius Philippus, 172 B. C.*, *Via illa nostra militaris : some thoughts on the Via Egnatia*. Signalons également deux études sur Polybe qui intéressent plus particulièrement ses rapports avec Rome : *Polybius between Greece and Rome*, et *Polybius' last ten books*. Tous ces articles ont été recomposés, mais la pagination primitive est soigneusement indiquée. Le texte d'origine n'a pas été modifié, l'auteur ayant cependant pris soin d'ajouter dans les notes les renvois internes qui s'imposaient, et de signaler les points sur lesquels il a eu l'occasion de préciser ou de modifier son opinion. Pourvu de précieux *indices*, et d'une non moins précieuse bibliographie des travaux de F. W. WALBANK, ce livre est désormais indispensable, à côté des trois gros volumes du *Commentary on Polybius*, pour tous ceux qui travaillent sur Polybe, le monde hellénistique et la Rome des III^e^ et II^e^ siècles avant notre ère.

Jean-Louis FERRARY.

Recueils divers.

Semanas de Estudios Romanos Volumen I, MCMLXXIII MCMLXXIV MCMLXXV MCMLXXVI : Valparaiso, Ediciones Universitarias de Valparaiso, Universitad Catolica de Valparaiso, 1977, 204 pages.

Depuis 1973, l'Université catholique de Valparaiso organise chaque année une *Semana de estudios romanos* qui permet aux universitaires du pays de faire connaître l'état des travaux qu'ils poursuivent dans un environnement incertain, auquel fait discrètement allusion le professeur J. FERMANDOIS HUERTA dans son discours inaugural de 1975. Le présent recueil regroupe un choix de neuf exposés sur les trente-trois qui furent présentés lors des quatre premières « semaines » (1973-1976), certains ayant paru entre-temps dans d'autres publications.

Il est difficile de porter un jugement d'ensemble sur des études qui traitent des sujets les plus divers — histoire, littérature, droit, architecture — et oscillent entre les deux objectifs de ces rencontres tels que les définit l'un

de leurs promoteurs, le P. A. Etchegaray Cruz : « investigación y alta divulgación » (p. 67, note). En fait il s'agit le plus souvent d'exposés synthétiques s'appuyant sur la bibliographie essentielle du thème choisi, ce qui n'exclut pas un éclairage personnel ou des réflexions subjectives témoignant, à défaut d'une grande originalité, d'une profonde imprégnation de culture antique.

Le recueil s'ouvre par une étude de F. Borghesi Sgoluppi sur les *Aspectos economicos y sociales de la Crisis de la República* : accroissement énorme de la masse monétaire et concurrence des provinces, apparition d'une classe d'hommes d'affaires, de fonctionnaires et de soldats, qui s'épanouit sous le Principat. — C. A. Disandro montre, dans *Virgilio y su mondo poetico*, l'unité de la démarche virgilienne qui s'élève, en trois étapes correspondant à chacun de ses grands ouvrages, à une intuition de plus en plus profonde des liens entre l'homme et l'univers. — A. Etchegaray Cruz commente la formule *Discite litteras. Quare? ut sis homo* en soulignant que, pour saint Augustin, la technique littéraire sert aussi à comprendre l'Écriture sainte et les œuvres des auteurs chrétiens, dont l'apparente faiblesse formelle, par rapport aux maîtres du latin classique, est largement compensée par l'importance du contenu. — A. Guzmán Brito, étudiant *El desarollo de la idea de « fijacion » del derecho en Roma*, de la Loi des XII Tables au Digeste, montre comment le droit romain, reposant les travaux des juristes et non sur des lois émanant du pouvoir politique, est resté longtemps rebelle à une codification, malgré des incitations venues du monde grec, qui ne triompheront vraiment que sous Justinien. — H. Herrera Cajas, dans *Res privata-res publica-imperium*, voit dans l'évolution du monde romain le passage du droit gentilice privé au droit public (*ciuis*//vha *hiwo* « mari », cf. *hiwiski* « famille »), puis le retour, progressif, sous l'Empire, à un droit du premier type qui, en reconstituant des groupes de clients autour de princes préfigure la société médiévale avec ses suzerains et ses vassaux. — I. Merello Arecco examine *La relación jurisprudente-pretor en la génesis del derecho romano clásico* et retrouvant, avec plus de nuances, la distinction de Brito, montre que le droit romain classique nait de la confluence entre l'*auctoritas* « scientifique » du juriste qui le crée et la *potestas* politique du préteur qui l'impose. — A. Misseroni paraphrase *El Carmen LXXVI de Catullo* en soulignant comme un trait qui le distingue d'autres poètes lyriques antiques, la sincérité de sa foi dans les dieux. — R. Trebbi del Trevignano recherche *El origen de la casa romana* — caractérisée par *l'atrium* où se conservent les trois symboles anciens : eau, feu, table familiale — dans les constructions à *megaron* dont le type, né en Palestine au VI^e^ millénaire (Jéricho), s'est répandu en Europe par une double voie, continentale et insulaire. — Enfin, A. J. Vaccaro, sous le titre *La « Velada de Venus » : el poema y su temática*, donne une traduction métrique en espagnol du *Pervigilium Veneris*, accompagnée d'une rapide étude thématique qui souligne la romanisation de la déesse — dont les origines sont grecques — et affirme la grâce d'un petit poème qu'il date, comme R. Schilling, du II^e^ après J.-C., sans pour autant reprendre à son compte l'identification de son auteur avec Florus.

La présentation et la typographie sont soignées, les coquilles très rares et faciles à corriger ; le texte de chaque communication est accompagné

d'un bref sommaire en anglais et d'une notice bio-bibliographique sur son auteur ; à la fin du volume figure la liste complète des exposés présentés au cours de chacune des quatre « semaines ».

G. CAPDEVILLE.

Semanas de Estudios Romanos Volumen II, MCMLXXVII MCMLXXVIII MCMLXXIX MCMLXXX MCMLXXI MCMLXXXII : Valparaiso, Ediciones Universitarias de Valparaiso, Universitad Catolica de Valparaiso, 1984, 202 pages.

Ce second volume, consacré aux *Semanas de estudios romanos* organisées par l'Université Catholique de Valparaiso dans les années 1977-1982, contient, comme le premier de la série, un choix de neuf exposés — toujours accompagnés d'un bref sommaire en anglais — et la liste de l'ensemble des communications de ces six années (en tout quatre-vingts), qui témoigne du développement de l'entreprise.

Comme précédemment, les sujets touchent à tous les domaines de la latinité, y compris cette fois la religion avec une contribution — la plus longue du recueil — de G. GRAMMATICO sur *El inquietante embrujo de la Potnia Erycina*, où l'auteur — née en Sicile dans la province de Trapani — joint à une bonne documentation scientifique — enrichie de quelques pièces inédites provenant de la bibliothèque locale — une sensibilité inspirée par une communion intime avec l'atmosphère du site et débouche, après un exposé détaillé des données relatives à la déesse sicilienne, sur un essai de réponse à l'interrogation plus large « ¿qué era entonces por los hombres antiquos exactamente lo divino? » qui en souligne la proximité avec le monde des hommes. — Dans *Lucrecio, poeta en un tiempo de angustia*, C. A. DISANDRO met en évidence les trois causes fondamentales de l'anxiété du poète, crise religieuse, crise scientifique et crise sociale, qui se reflètent globalement dans une crise de langage (thème de l'*egestas linguae*). — Sous le modeste titre *Algunos alcances acerca de la nobilitas y los populares en la segunda mitad del siglo III a. C.*, R. BUONO-CORE VARAS étudie les rapports entre les classes socio-politiques de Rome après le désastre de Cannes, caractérisés par la constitution d'une *nobilitas* qui supplante la vieille aristocratie patricienne et l'émergence de chefs charismatiques comme Quintus Fabius Maximus et Publius Scipion. — U. LAFFI estime dans *Reforma y reacción en la epoca de los Gracos* que la politique agraire de Tibérius Gracchus avait essentiellement pour but de renforcer la classe des petits propriétaires terriens sur laquelle reposait l'armée romaine traditionnelle, tandis que son frère Caius conçut un programme politique beaucoup radical visant à combattre l'hégémonie sénatoriale par une alliance entre les chevaliers et les *populares*, et préparant ainsi la voie à la coalition antioligarchique qui finira par l'emporter. — M. HERRERA CAJAS, *Apelación a la historia en el « De officiis » de Ciceron*, montre comment, en partant des nombreux faits historiques que lui fournit son ample culture, Cicéron parvient à une réflexion sur l'histoire qui met l'accent sur l'importance, dans son accomplissement, de la volonté de l'homme. — R. TREBBI DEL TREVIGIANO, *Espacio y tecnologia como nove-*

dad y aporte de la arquitectura romana del Imperio, souligne que les Romains, en empruntant à la Grèce et à l'Étrurie la voûte utilisée jusqu'alors comme une simple forme de couverture limitant un espace clos, l'ont transformée à partir du IIe siècle avant J.-C. en une structure dynamique, créant un espace illimité, grâce à la croisée d'ogives. — C. A. Ferrari Pena, malgré le titre réducteur qu'il donne à sa contribution, *El aporte de Marco L. Vitruvio a la teoria de la arquitectura y su relación con la filosofia*, offre en fait une présentation générale de l'auteur, avec les problèmes qui entourent son origine et sa date, aborde ensuite la question de ses sources et de sa méthode — qui révèle un corps de doctrine synthétique et cohérent — et termine par des considérations sur les rapports entre l'œuvre de Vitruve et les courants philosophiques de son temps. — C. A. Disandro montre, dans *Rutilio, poeta in un imperio que muere*, que la poésie de cet auteur s'inscrit dans la confrontation qui oppose alors le monde romain au monde germanique et le paganisme au christianisme, et témoigne de sa foi en la pérennité de la Romanité. — Enfin A. Bravo Echeverria relève dans *El ideal politico de Virgilio en la Divina Comedia*, que Dante, dépassant l'interprétation purement éthique en vigueur à son époque, fut le premier à reconnaître la signification politique de l'*Énéide*, hymne patriotique à l'empire en train de naître, dans lequel le poète florentin voit la préfiguration de l'empire chrétien qui doit unifier le monde.

Inégales, comme on le voit, par leurs ambitions et leurs résultats, ces études valent surtout par le témoignage qu'elles fournissent sur la vitalité des études classiques en Amérique latine et, au-delà, sur la revendication de la liberté de la pensée et de la recherche dans les conditions difficiles que connaît actuellement le Chili. C'est là une raison suffisante pour que l'on souhaite voir la série se poursuivre...

G. Capdeville.

Concilium Eirene XVI. Proceedings of the 16th International Eirene Conference, Prague 31 août-4 septembre 1982 : Prague, 1983, 3 volumes, 345, 368 et 270 pages in-12, XXXIV planches.

Les organisateurs de ce seizième congrès avaient vu grand si l'on en juge par les cent-cinquante communications dont les *Actes* ici recensés nous ont gardé la substance, mais en la ramenant, pour chacun, à un maximum de six pages. Plusieurs thèmes de réflexion avaient été retenus. Le plus important, puisque les tomes 1 et 2 lui sont consacrés, avait trait aux rapports du monde romain avec le monde grec, successivement envisagés sur les plans historique, philosophique, religieux, littéraire, archéologique et linguistique puis face au péril barbare. A quoi il faut ajouter (tome 3) plusieurs mini-colloques où Virgile, Byzance, Mycènes et la question de l'avenir du latin aux divers niveaux de son enseignement sont tour à tour à l'honneur. Il va de soi que l'ampleur des domaines choisis ne va pas sans quelque hétérogénéité dans le contenu. Mais cet éclectisme a ses bons côtés, et la lecture de l'ensemble ne laisse pas d'être réconfortante. Au palmarès de ces rencontres, il faut inscrire les communications d'E. Frézouls (*Cité grecque et cité romaine*),

I. HAHN (*Pelatai und Klienten*), N. PETROCHILOS (*Volubilitas, ineptia and levitas. Three main characteristics attributed to the Greeks by Latin writers*), C. J. ANNEQUIN (*De l'Héraclès grec à l'Hercule romain*), et L. HAVAS (*Le Virgile de l'Énéide et le régime d'Auguste*).

Jean-Claude RICHARD.

PRÉSENCE DE CÉSAR. *Actes du Colloque des 9-11 décembre 1983. Hommage au Doyen Michel RAMBAUD*, édités par R. CHEVALLIER (*Caesarodunum*, XX *bis*, Numéro spécial) : Paris, Les Belles Lettres, 1985, 546 pages, 32 planches.

En 1924, F. GUNDOLF publiait son célèbre ouvrage : *Caesar, Geschichte seines Ruhms*. Souvent cité, et traduit en italien et en français au début des années 30, ce livre présentait un bilan de l'héritage césarien de l'Antiquité aux temps modernes. Il fut suivi naturellement, dans tous les pays d'Europe, de nombreuses enquêtes de détail sur le même thème. Aujourd'hui, c'est un véritable bouquet de travaux convergents que nous propose R. CHEVALLIER, qui s'est fait depuis plusieurs années une spécialité de l'édition de ce genre de recueils (*Influence de la Grèce et de Rome sur l'Occident moderne*, 1975 ; *Présence de Virgile* en hommage à J. PERRET, 1975 ; *Présence d'Ovide, de Cicéron*, tous volumes *bis* de la revue *Caesarodunum*).

Présence de César ne réunit pas moins de quarante-deux contributions, dont les auteurs ont cherché à décrire la « réception » de César en Europe occidentale (et accessoirement en Amérique) de la fin du XIII^e^ siècle à nos jours. Cette abondante matière est présentée dans l'ordre approximativement chronologique des sujets traités ; nous allons en rendre compte de façon succincte en la regroupant par centres d'intérêt.

César dans la littérature ancienne, c'est, en Italie, Dante, Pétrarque, Machiavel, avec, chez ce dernier, l'ombre redoutable de César Borgia ; ce sont aussi, en France, Montaigne et Ramus, avec les préoccupations politiques des guerres de religion et de la Ligue. En Angleterre s'impose la grande figure de Shakespeare, dont le *Jules César* fut joué en 1599 : la légitimité d'un souverain s'ancre dans la volonté de Dieu et dans celle du peuple ; face à un tyran, le problème est de savoir jusqu'où va le droit à la résistance. Mais le XVI^e^ siècle a connu aussi les tragédies de Marc-Antoine Muret, de Jacques Grévin, d'Orlando Pescetti, ainsi qu'une comédie humaniste, le *Julius Redivivus* de N. Frischlin, dans laquelle César revient parmi les vivants et constate que c'est l'Allemagne qui a pris la succession de Rome dans les domaines de la puissance politique et de la civilisation.

Le XVII^e^ siècle est mal représenté : il ne s'est trouvé personne pour parler de la tragédie classique. Une seule communication décrit le personnage de César dans l'œuvre d'une romancière du genre sentimental et féministe qui se faisait appeler M^me^ de Villedieu. Rien non plus sur les siècles suivants, sinon un article sur César dans le répertoire de la Comédie Française, et nous voici en plein XX^e^ siècle, avec le roman de J. de Bourbon-Busset, où César se voit doté d'une sensibilité toute moderne qui est certainement celle de l'auteur lui-même, et *La Guerre Civile* de H. de Montherlant, inspirée par les déchirements politiques de la France des années 1960.

Mais la littérature au sens noble du terme n'épuise pas le sujet, tant s'en faut. Souvenons-nous que César est d'abord un homme politique et un militaire ; ce sont donc surtout les militaires et les politiciens qui ont analysé son œuvre et médité son exemple, et d'ailleurs Machiavel avait donné le ton. Ainsi, de Napoléon Ier à Charles de Gaulle en passant par Napoléon III et le fascisme mussolinien les auteurs nous montrent différentes approches de César, toutes inspirées par des préoccupations très personnelles et contemporaines.

Un autre domaine où César est intensément présent — peut-être trop, au goût de certains — est celui de l'enseignement et de la recherche érudite. Dans son *Traité des Études* (1726-1728), Charles Rollin voulait former le goût des élèves et leur inculquer la morale, ce qui impliquait un jugement très contrasté des « qualités » et des « défauts » de César. Dans l'Allemagne des XIXe et XXe siècles, Mommsen, Strasburger et Christian Meier complètent et vivifient les données de la science par les enseignements de la politique : le libéralisme, la lutte contre le nazisme, les problèmes de l'Allemagne d'après-guerre. A un niveau plus humble, la géographie historique et la toponymie, depuis la Renaissance (Gabriello Syméoni) jusqu'à nos jours, doivent beaucoup à l'héritage césarien. A l'occasion, onomastique et toponymie se nourissent de patriotisme, voire de chauvinisme, ce qui se voit déjà au XVIe siècle, chez Johann Spiessheimer et chez le Suisse Glarean, éditeur et commentateur du *De Bello Gallico*.

Il restait à faire un tour du côté des arts, majeurs ou mineurs, et c'est à quoi s'emploient plusieurs communications. Dans le *Giulio Cesare* de Haendel, qui est un opéra baroque de style italien, la musique, par les moyens conventionnels qui lui sont propres, vise à exprimer le sublime, c'est-à-dire l'exaltation de l'héroïsme et de la grandeur d'âme. César est présent aussi dans toute une tradition d'enluminures (Jehan Fouquet), d'illustrations de livres, de tapisseries, de médailles. A partir de la fin du XVIIIe siècle, et sans doute sous l'influence des tragédies de Voltaire, les peintres d'histoire s'intéressent à la mort de César ; un peu plus tard, le patriotisme tel qu'on le conçoit sous Napoléon III et la IIIe République invite les peintres à interpréter la scène de la reddition de Vercingétorix, avec toutes sortes d'erreurs historiques qu'un spécialiste a beau jeu de dénoncer. La modernité, enfin, retrouve César dans les *Astérix*, bandes dessinées de Goscinny et Uderzo, dans de nombreux films à sujet antique — on les appelle, paraît-il, des « péplums » — et même dans un établissement de jeu, le Caesars Palace, à Las Vegas, Nevada, U. S. A.

Comme on peut voir, les quarante-deux communications sont très diverses quant à leur objet ; elles sont en revanche d'une parfaite homogénéité par leur qualité scientifique et l'agrément de leur présentation. Oui, ce gros volume se lit avec un intérêt qui ne faiblit pas. Les critiques, s'il doit y en avoir, porteraient sur deux points : 1) il y a des lacunes (le Moyen Age, la littérature française des XVIIe et XVIIIe siècles) et des redites (trois communications traitent des tragédies du XVIe siècle) ; 2) on aurait aimé, pour l'ensemble du livre, une structure plus ferme et, *in fine*, une bibliographie méthodique, et non alphabétique.

Voilà donc un bilan positif, voire brillant. On peut seulement se demander si tout cela relève encore de ce que nous appelons les Études latines. Ceux qui en douteraient trouveront une réponse pleinement rassurante dans l'article liminaire, un superbe *Bilan des Études Césariennes*, rédigé par M. Rambaud lui-même.

Hubert Zehnacker.

Mémoires V, Textes médicaux latins antiques, articles réunis et édités par G. Sabbah : Publications de l'Université de Saint-Étienne, Centre Jean Palerne, 1984, 183 pages.

Le Centre Jean Palerne après avoir publié en 1982 un volume de *Mémoires III* sur *Médecins et Médecine dans l'Antiquité* consacre ses *Mémoires V* aux *Textes médicaux latins antiques*. Douze articles s'y trouvent réunis, offrant un « paysage choisi » aux horizons divers. En effet y sont abordés des problèmes concernant :

— la signification et la traduction modernes de termes techniques anciens (P. P. Corsetti : *Lat. saliuatum/saliuare*. D. Gourevitch : *Peut-on employer le mot d'infection dans les traductions françaises de textes latins?* M. D. Grmek : *Les vicissitudes des notions d'infection, de contagion et de germe dans la médecine antique*. Cl. Moussy : *Iugis chez Caelius Aurelianus*. D. Jacquart : *De crasis à complexio : notes sur le vocabulaire du tempérament en latin médiéval*) ;

— l'étude de certaines affections (J. Pigeaud : *De la mélancolie et de quelques autres maladies dans les Étymologies IV d'Isidore de Séville*) ;

— les traductions en latin tardif et médiéval de traités médicaux (S. Sconocchia : *Problemi di traduzione del testo greco del De plantis duodecim signis et septem planetis subiectis attribuito a Tessalo di Tralle : i rapporti tra la traduzione latina tardo-antica e la traduzione latina medioevale*. M. Vazquez-Bujan : *Remarques sur la technique de traduction des anciennes versions latines d'Hippocrate*) ;

— des remarques critiques et exégétiques sur des textes médicaux latins (K. D. Fischer : *Kritische und exegetische Bemerkungen zu lateinischen medizinischen Texten*) ;

— la transmission de la tradition médicale (G. Sabbah : *Une composition médicale d'Antonius Musa dans les textes médicaux latins tardifs*. J. H. Phillips : *Lucretius and the (Hippocratic) On Breaths : Addenda*. J. N. Adams : *Pelagonius, Eumelus and a lost latin veterinary writer*.

Ne pouvant rendre compte ici de l'ensemble de ces études (nous prions leurs auteurs de bien vouloir nous en excuser), nous nous limiterons à l'évocation de quelques problèmes lexicologiques posés dans certains de ces articles. Effectivement, une mise au point rigoureuse d'un lexique de base solide est le point de départ obligé de tout travail sur les textes techniques anciens.

Parmi les écueils que rencontrent les traducteurs, les faux-amis ne sont pas les moindres. Mme D. Gourevitch en prend pour exemple le nom latin *infectio*. Appartenant d'abord au vocabulaire des teinturiers il fut ensuite utilisé en médecine avec une idée d'imprégnation (par exemple d'un tampon de laine par diverses substances chez Marcellus ou Cassius Felix, de la peau

qui prend une coloration morbide chez Caelius Aurelianus, etc... — cf. p. 50). Parallèlement, dès l'époque républicaine, *infectio*, fut employé dans un sens métaphorique pour désigner l'imprégnation de l'âme (par la culture, la morale, ... ou inversement par les passions...). On imagine le succès d'une telle image chez Sénèque dont le *sermo*, visant essentiellement à la direction morale, use volontiers de métaphores empruntées aux langues techniques, en particulier médicale... Comme on le voit, le sens d'*infectio* en latin est donc assez éloigné de la notion moderne précise d'infection... La traduction de termes techniques anciens implique parfois de résister aux séductions d'un pseudo-modernisme qui ne serait qu'anachronisme.

Parallèlement à l'article de Mme D. Gourevitch, celui de M. M. D. Grmek met l'accent sur « les vicissitudes des notions d'infection, de contagion et de germe dans la médecine antique » (p. 53-66). Le concept d'infection lié à la transmissibilité de facteurs morbifères d'un organisme à l'autre n'était pas une évidence pour les Anciens. Il apparaît rarement dans la médecine scientifique gréco-romaine, encore toute aveuglée par des concepts magiques comme celui de la « sympathie » entre les êtres et les choses, ou magico-religieux comme celui d'impureté prétendument responsable de nombreuses maladies. Paradoxalement, ce sont des non-médecins qui, Grecs ou Latins, se réfèrent assez souvent à la possibilité de propagation pathogène d'un homme à un autre. Thucydide, par exemple, s'illustre par sa clairvoyance en étant le premier auteur occidental à la mentionner (cf. p. 56). Bon nombre d'auteurs se rallient à cette opinion : historiens (Diodore, Denys d'Halicarnasse, Tite-Live, Appien), philosophes (Platon, Sénèque, Marc-Aurèle), poètes (Virgile), encyclopédistes (Pline), agronomes (Varron, Columelle), etc... (cf. p. 57-61). Par contre, la plupart des auteurs médicaux d'Hippocrate à Celse, Rufus, Oribase refusent d'accepter la contagiosité de certaines maladies (à l'exception de quelques médecins comme Arétée de Cappadoce au Ier siècle après J.-C., Alexandre d'Aphrodise au IIe siècle ou Caelius Aurelianus — cf. p. 64). Mais ces francs-tireurs ne sont pas légion... On entrevoit, dans ces conditions, la gravité extrême que pouvaient revêtir les épidémies que ne venait enrayer, pour ainsi dire, aucune mesure préventive valable, faute d'étiologie véritable...

Nous regrettons de n'avoir pu donner ici qu'un trop bref aperçu de quelques-uns des articles contenus dans ce volume de *Mémoires*. En tout cas, l'intérêt de travaux comme ceux réalisés par le Centre Jean Palerne n'est plus à démontrer... On attend avec impatience les publications annoncées : une *Bibliographie des textes médicaux latins antiques* et un volume de *Mémoires* consacré aux *Médecins et doctrines médicales à Rome*.

N. Barbe-Banvard.

Mondo Classico : percorsi possibili (Pleiadi, 22) : Ravenna, Longo Editore, 1985, 252 pages in-8°.

Publié à l'initiative du Centre Romain de Sémiotique et d'un autre groupe de recherche que son sigle ne permet pas d'identifier en toute certitude, ce volume regroupe dix-neuf articles qui se présentent comme la défense

et l'illustration d'une problématique nouvelle et d'une approche originale des textes anciens. Mais il est de contenu trop hétérogène et trop inégal pour qu'il soit possible de porter sur le compte de la méthode en question un jugement définitif. L'effort de renouvellement qui s'y donne libre cours ouvre des perspectives intéressantes lorsqu'il s'applique à la discussion de témoignages anciens. Mais il arrive que ceux-ci brillent par leur absence. Quatre articles, qui ne sont pas les meilleurs du recueil (E. PELLIZER, *L'eco, lo specchio e la reciprocità amorosa. Una lettura del tema di Narciso*; A. PENNACINI, *Riso e conoscenza : diatriba cinica e satira romana*; D. SABBATUCCI, *Mythos e ritus*; C. SEGAL, *Scrittura, intertestualità e incesto nella Fedra di Seneca*), s'adressent plus spécialement aux latinistes. Parmi les autres, le mieux structuré nous a paru être celui de D. MUSTI (*Pubblico e privato nella democrazia periclea*).

Jean-Claude RICHARD.

La femme dans l'antiquité grecque : Pallas, XXXII, 1985, 157 pages.

Ce numéro spécial fort intéressant comporte sept contributions : N. LORAUX, *La cité, l'historien, les femmes*; H. GUIRAUD, *La vie quotidienne des femmes à Athènes : à propos de vases attiques du V^e siècle*; A. MOREAU, *Les Danaïdes de Mélanippidès : la femme virile*; J. ASSAEL, *Misogynie et féminisme chez Aristophane et chez Euripide*; P. GHIRON-BISTAGNE, *Le cheval et la jeune fille ou la virginité chez les anciens Grecs*; J. BEAUCAMP, *La référence au veuvage dans les papyrus byzantins*. La seule qui touche au monde romain est celle de B. SCHOULER, *Hommage de Libanios aux femmes de son temps*, p. 123-148, au ton délicat et sans emphase.

Danielle GOUREVITCH.